

La courageuse fille comprit l'immensité de son malheur ; mais elle rassembla toutes ses forces et répondit sans pleurer.

— Quand dois-je être prête ?

— Le plus vite possible.

— Y a-t-il un prêtre dans les environs ?

— Oui, le pauvre curé d'un village voisin ; il se cache dans une grotte de la côte.

— Qui connaît sa retraite ?

— Moi, d'abord...

— Le temps nous manquera, Mademoiselle.

— Ah ! et puis Brin-d'Avoine, cet enfant qui chante dans la lande et vient sans doute de ce côté : car sa chanson est un signal."

En effet, Brin-d'Avoine, tenant sa chèvre attachée avec une cordelette de foin, se dirigeait vers la maison d'Anaïk.

L'enfant ne connaissait pas le matelot, mais il obéissait aveuglément à mademoiselle de Kéroulas.

— Je viens chercher du pain, dit-il à Yvonne.

La jeune fille coupa un large chateau.

— Merci, dit l'enfant.

Il s'apprêta à sortir.

— Attends, ajouta le marin ; emporte ces habits en même temps ; que l'homme de la grotte les revête au plus vite, et nous vienne rejoindre ici...

— En plein jour ? demanda Brin-d'Avoine effrayé.

— Il s'agit d'une âme... répondit Roscoff."

L'enfant reprit le licou de sa chèvre, et partit en courant. Une heure après, deux marins et un jeune mousse quittaient la maison d'Anaïk et regagnaient la ville.

Le plus vieux des matelots n'avait pas dans la démarche le balancement habituel de son compagnon de route, et le mousse était bien pâle sous le chapeau qu'il ramenait sur ses yeux, mais tous trois marchaient rapidement, et d'ailleurs la nuit commençait à tomber.

IV

Les jacobins de Brest.

Il avait bien changé d'aspect, le cabaret à la frétilante enseigne de la *Lamproie d'argent*.

D'honnête auberge que l'avait créé la veuve d'un brave matelot, la révolution en avait fait une sorte de club où l'on parlait de couper les têtes, comme autrefois de vider les pots. La mère Lamproie, désespérée de voir attenter de la sorte à la renommée de sa maison, voulut fermer sa porte, préférant manger du pain sec que de désaltérer les valets de la guillotine ; mais de vieux amis lui firent comprendre que son refus de recevoir les révolutionnaires équivalait à un crime capital, qu'on l'emprisonnerait, qu'on l'enverrait à l'échafaud, et que les matelots de Brest ne sauraient plus chez qui trouver un bon accueil et un franc sourire. On ajouta encore que si elle ne feignait de consentir à ce qu'exigeaient d'elle les patriotes, elle perdrait toute occasion de rendre service soit à des chefs de la marine, soit à des nobles poursuivis par la haine populaire. La mère Lamproie, connue, aimée de tous, ne deviendrait suspect qu'à force d'imprudences. Chacun était disposé à voir en elle une brave femme, ayant donné d'éclatantes preuves de civisme. Ne garderait-elle pas son cœur de chrétienne et son nom de baptême, quoiqu'elle plaçât au bonnet de laine une cocarde tricolore, et consentit à s'appeler non plus Julienne mais Lucrèce. On avait pris dans le calendrier républicain, au hasard, le nom d'une grande Romaine pour en affubler cette pauvre mère Lamproie, qui n'y était point encore accoutumée. Comme ses amis le lui prédisaient, elle rendit d'éminents services, cacha des prêtres proscrits derrière des futailles, fournit à des suspects le moyen de se procurer une barque et de passer en Angleterre, et ne cria jamais plus haut les mots de

nation, de république et de patrie, que quand elle venait de servir la cause royaliste.

On buvait chez elle depuis le matin jusqu'au soir ; mais à partir de neuf heures les bancs et les tables étaient rangés le long des murs, les pichets de faïence, les brocs d'étain et les bouteilles disparaissaient : le comptoir de la mère Lamproie devenait une tribune, et les clubistes remplaçaient les consommateurs, jusqu'à ce que les énergumènes de la république, altérés par leur éloquence, redemandassent à grands cris le cidre national et le petit vin d'Anjou.

Les femmes qui, pendant la séance, étaient restées assises sur les bancs, tricotant de gros bas de laine brune, s'abattaient avec les patriotes ; on s'entretenait des discours prononcés, des incarcérations faites, des décrets de Paris, de Marat, du prisonnier du Temple ; on se baignait par la pensée les bras dans le sang, et quand les bandes à demi ivres quittaient la maison de la *Lamproie d'argent*, le *Cu ira* retentissait dans les rues, lugubre comme un tocsin.

Souvent, une fois ces terribles hôtes partis, la pauvre Julienne-Lucrèce, arrachait son bonnet sali par la cocarde, s'enveloppa d'une mante, et courait dans les maisons misérables : on l'attendait, on la bénissait ; elle apparaissait comme l'ange de la délivrance, cette brave femme, un peu ronde, un peu bouffie, que la pâleur du chagrin et l'enthousiasme du dévouement empêchait de devenir vulgaire. Elle suppliait ses amis de ne point douter d'elle, demandait pardon de son apparente apostasie, s'excusait de ne pouvoir mieux faire, laissait le secours et l'espoir dans tous les réduits qu'elle visitait, rentrait chez elle épuisée de fatigue, se jetait sur son lit de sangle, et devait se lever avec le soleil pour ouvrir ses volets et servir la pratique.

Chacun était largement servi, les vases débordaient, l'eau-de-vie était bonne ; le pot à tabac renfermait de quoi bourrer cent pipes, et jamais on ne comptait sur la note ce surcroît de consommation. La carotte ronde et ficelée s'allongeait sur un billot auprès d'un grand couteau ; le matelot y coupait sa chique, tirait le pied en arrière avec politesse, et s'en allait en murmurant un compliment énergique adressé à l'aubergiste. Julienne-Lucrèce faisait aisément crédit. Si elle attendait longtemps son argent, elle ne le perdait du moins jamais ; il y aurait eu conscience à faire dupe de son cœur une si bonne créature. La mère Lamproie s'offrit souvent un petit verre pendant que ses pratiques consommaient. Elle égayait la conversation de ses saillies gauloises et de son franc rire, et plus d'une fois d'importants secrets lui furent livrés par des buveurs.

Le cabaret de la mère Lamproie était donc le lieu de rendez-vous des républicains et de ceux qui voulaient le paraître, ou qui avaient un grave intérêt à s'instruire de ce que l'on y disait.

Médéric et une foule de braves gens que l'humilité de leur métier mettait provisoirement à l'abri, ne manquaient jamais les réunions du soir, et c'était là que le pilote avait donné rendez-vous à Roscoff, Flambar, Guilanek, Faribole et Moucheron.

On attendait des envoyés de Paris qui devaient prendre la parole ; aussi, avant l'heure habituelle, la salle était envahie par les femmes, les matelots, les artisans et les curieux.

Les femmes, le bonnet fiché près de l'oreille, les poings sur la hanche, les joues rouges, la mine hardie et la voix rauque, parlaient de ces horribles mariages républicains qui déshonoraient la Loire. On citait le nom de ceux qui devaient proclamer les *droits de l'homme* ; la condamnation de M. de Kéroulas faisait du bruit.

RAOUL DE NAVERY.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,
Editeur-Propriétaire.